

Jean 16/ 20-24 et 32-33

Romains 5/ 1-11

Nous sommes vivants. Il est bon de se le dire dans cette ambiance où le coronavirus rend la mort visible. Les morts du virus nous rappellent que notre vie s'arrête un jour. Mais la vie continue.

Ce qui est en train de se passer m'a rappelé un épisode du dessin animé de Walt Disney, Merlin l'enchanteur. Vous en souvenez-vous ? A un moment il y a un concours de sorcellerie entre Merlin et une sorcière appelée Mime. La règle du jeu est de se transformer en animal pour vaincre l'autre. Ils n'ont pas le droit de disparaître et pas le droit de se transformer en dragon.

Alors c'est évidemment une confrontation intéressante et amusante où le plus fort lutte avec le plus petit, où les transformations passent du lapin au crocodile, de l'éléphant au serpent, du ver de terre à la poule. Jusqu'au moment où la sorcière se met à tricher (évidemment !) et elle se transforme en dragon. Là, Merlin est en bien mauvaise posture.

D'un coup, on ne le voit plus, on croit qu'il a disparu. Mais il parle de l'intérieur de la sorcière, il s'est transformé en ... virus !

Quand j'avais vu ce dessin animé, cela m'avait fait réfléchir sur ce qu'est la loi du plus fort. Ce n'est finalement pas l'éléphant ou le crocodile qui a vaincu l'autre mais un virus invisible qui anéantit l'adversaire.

Oui, aujourd'hui dans nos pays forts de leur science, forts de leurs connaissances, nos pays qui ont été capables d'envoyer des hommes sur la lune, nos pays sont par terre à cause d'un agent infectieux minuscule qu'on ne peut pas voir à l'œil nu.

Les rythmes se ralentissent, nous sommes passés au stade 3 de la maladie hier soir et nous ne sommes pas très loin du confinement complet.

Il se trouve que nous sommes dans la période du carême. Période qui nous remet traditionnellement face à nos richesses, et qui pose la question du manque. Habituellement, il arrive que certains choisissent délibérément de se priver de quelque chose pour se préparer à Pâques, pour se préparer à accueillir le don de Jésus Christ dans sa mort et sa résurrection. Aujourd'hui, nous sommes tenus de suivre les recommandations qui nous privent, d'une privation imposée et non choisie.

Du coup, profitons de cette période difficile pour nous poser la question de ce qui fait nos vies, de ce que nous maîtrisons, ou pas, de ce qui va nous manquer le plus.

Là où beaucoup aspirent au repos, nous risquons d'en avoir trop. Là où les écoliers rêvent de ne rien faire, ils vont devoir découvrir un autre rythme, celui de rester chez eux à travailler seuls.

Là où les réseaux sociaux nous donnent l'impression que nous pouvons nous passer de nous voir « pour de vrai », nous pourrions peut-être redécouvrir le prix de la relation en direct. En attendant les réseaux nous permettront sans doute de tenir face à l'isolement et la fermeture des cultes.

Ce sujet est mondial. Il y a environ 5 750 morts du virus sur 7,7 milliards de personnes dans le monde, et environs 70 000 personnes qui en ont guéris. Les états occidentaux redécouvrent la fragilité de la santé, là où elle est familière dans de nombreux pays. Nous nous étions habitués à ce que les épidémies dues à des maladies virales n'arrivent que dans les pays pauvres. Ce n'était pas pour nous, en particulier en France où nous avons une des meilleures médecines du monde.

J'aimerais prendre l'exemple d'une autre maladie que certains pays connaissent bien : le paludisme. Il provoque chaque année environ 400 000 morts, dont plus de la moitié sont des enfants (65%). Les pays occidentaux ont commencé à s'intéresser à la recherche sur cette maladie, quand ils ont estimé qu'ils avaient aussi intérêt à la voir régresser. Avant cela, les centaines de milliers de morts n'intéressaient personne.

Aujourd'hui nous avons à faire à un virus qui n'est pas mortel pour 97 personnes sur 100. Beaucoup de personnes vont l'attraper et en guérir. Mais nos sociétés nous donnent l'impression que nous maîtrisons toutes choses, alors que ce qui caractérise ce virus, c'est sa nouveauté et l'inconnu qu'il représente. Du coup, nous sommes extrêmement déstabilisés car nous ne sommes plus habitués à intégrer le risque que représente le fait de vivre.

Certains me disent 3% c'est énorme. Oui, c'est vrai, pour nos sociétés qui ne veulent plus voir la mort. Mais peut-être qu'un jour nous aurons un virus qui sera bien plus mortel que celui-là. Nous n'avons jamais été aussi mélangés qu'aujourd'hui, et les échanges mondiaux sont autant d'occasion d'échanger des bonnes choses comme les moins bonnes. Et cela va continuer.

Cette maladie nous remet devant notre humanité fragile Elle nous remet sans doute à notre juste place dans la création. Elle nous fait réfléchir sur les liens de dépendance et d'interdépendance que nous avons construit les uns avec les autres. Elle nous fait réfléchir sur notre manière de regarder l'autre.

Déjà avec les migrations économiques, politiques, environnementales, ceux qui viennent d'ailleurs provoquent bien des peurs. Combien de morts en mer, dans les déserts ? Alors si les virus s'en mêlent, comment allons nous nous considérer les uns les autres ? Est-ce que chacun regardera l'autre comme un ennemi potentiel qui peut me faire mourir ?

Il est temps de se redire que toute chose est connue de Dieu, et que toute chose est dans ses mains. Nous sommes nous-mêmes dans ses mains.

Alors même si croire en Dieu n'est pas une assurance tout risque, en tout cas une chose est sûre, c'est qu'en lui nous pouvons nous fortifier face aux situations difficiles que nous vivons.

Même si nous respectons à la lettre les recommandations gouvernementales – ce que nous allons faire – une chose est de notre responsabilité chrétienne : celle de fortifier notre esprit face à ces malheurs qui peuvent nous toucher personnellement ou qui peuvent toucher notre prochain. En effet, en dehors des décès et des familles en deuil, il va y avoir de nombreux dégâts collatéraux à ce virus.

Risque de perdre de son travail si on n'a personne pour garder son enfant, sentiment d'isolement quand même la famille ne peut pas visiter ses vieux parents en EPAD, pas de visites à l'hôpital, dans les prisons, bouleversement dans les études qui risque de mettre à mal les plus fragiles, faillites économiques. Les inégalités risquent de s'aggraver encore.

Il est de notre responsabilité chrétienne d'entendre que nous avons un rôle à jouer dans cette période difficile. Tout d'abord comment la parole du Christ peut-elle me fortifier ? Si je suis fortifiée, je peux alors rendre courage aux autres.

Car Jésus nous le rappelle, il ne nous retire pas du monde. Les tristesses, les épreuves continueront à nous toucher. Il faut simplement rendre plus forte notre résistance au découragement, à la désespérance.

*« En ce monde vous êtes dans la détresse, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde ! »*

Jésus a vaincu les forces du mal qui cherchaient à le séparer de Dieu. Cette victoire s'est manifesté par la vie relevée après la mort, une vie éternelle qui nous est promise à nous aussi. Même si vous vous retrouvez seul chez vous, sachez que Dieu est là, il ne nous oublie pas. Il nous accompagne et nous permet de nous poser la question : que puis je en apprendre ?

Dans ce temps de carême, la prière peut reprendre une place plus importante. Elle a sans doute permis à l'apôtre Paul de rester en paix malgré les épreuves et les détresses. Pour lui, le soulagement d'être réconcilié avec Dieu, d'être en paix avec lui, lui faisait supporter toutes les difficultés. Et il considérait même les difficultés comme un tremplin vers une croissance spirituelle.

*« Bien plus, nous mettons notre orgueil dans nos détresses mêmes, sachant que la détresse produit la persévérance, la persévérance la fidélité éprouvée, la fidélité éprouvée l'espérance. Et l'espérance ne trompe pas, car l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné »*

Pour l'apôtre rien n'est plus important que cet amour de Dieu qui donne l'espérance. Devant la mort, l'espérance permet de ne pas avoir peur. Que ce soit sa propre mort, ou la mort d'un proche, au delà, il y l'amour de Dieu. Et l'Esprit Saint permet de tenir dans cette espérance.

C'est un véritable travail spirituel. De ne pas se laisser entrainer dans la panique ambiante, mais de garder son sourire, sa joie de se savoir exister en Dieu. Votre sourire donnera du courage à ceux ou celles qui en ont besoin. Même si c'est un sourire au téléphone, ou sur un portable.

C'est le moment où notre foi peut vraiment s'arrimer sur le socle de la présence de Dieu en nous. C'est là, où nous pouvons rester ouverts et accueillants à ce qui se présente à nous, pour nous laisser inspirer dans la créativité de l'Esprit.

Soyons en paix.

Amen